

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
FrS 25.- au CCP 10-220 94-5

1^{er} juillet 2002
paraît six fois par an
quinzième année

Les dîts de l'édile (5)

De la péroration de bistrot

C'ÉTAIT un Vert, et il en avait un dans le nez, je l'ai tout de suite vu à son appendice rougeoyant. Mais c'était visiblement aussi un Vert de contact, à la sociabilité envahissante. Il pérorait sur une terrasse, à l'ombre de l'Hôtel de ville et de son plus majestueux occupant. Après avoir rapidement exécuté la distinction marxienne entre valeur d'échange et valeur d'usage, il poursuivit devant son auditoire de plus en plus clairsemé, et néanmoins médusé.

«Réfléchissons un peu : à quoi sert un Parlement? convoquons, pour répondre à la question, les propositions de Michel Foucault (paix à son âme) sur la gouvernementalité et sur la critique; je vous renvoie en passant, d'ailleurs, au magnifique petit opuscule qui recueille les conversations entre deux disparus qui eurent bien des choses à se dire et qui se les dirent, mais on ne le savait pas jusqu'ici – je veux parler de Foucault et de Bourdieu, dont les discussions viennent d'être publiées par un éditeur suisse (1). Ce n'est pas cher et cela vaut à la fois la peine d'être lu et de les soutenir.

«Reprenons : si la critique est l'art de n'être pas telle-ment gouverné, si elle sert à s'opposer quelque peu (et il appuyait complaisamment, grassement, sur ces formules concessives) au pouvoir pastoral (et vous savez combien nombreux sont les politiciens locaux dont les géniteurs furent des pasteurs de l'Église réformée), alors on peut dire que le Parlement, ce lieu où l'on parle, où l'on a le droit de parler (et où même on n'a que ce droit, et je pourrais reprendre ici la formule d'Ernst Bloch à propos de l'Allemagne fédérale, où, disait-il, on peut dormir en paix, mais où en effet, on peut surtout dormir – encore que les ambassadeurs de Suisse peuvent parfois organiser en Allemagne des nuits blanches ou roses, si vous voyez ce que je veux dire), que le Parlement, disais-je, remplit des fonctions à la

fois antagonistes et complémentaires. D'abord, il est le lieu où le Gouvernement doit s'expliquer sur ses propositions, passer l'examen de la parolier, et où d'ailleurs les parlementaires font eux-mêmes, à travers motions et postulates, des suggestions d'ordre gouvernemental.

«Mais ensuite, et surtout peut-être, si l'on se réfère à la dimension donquichottesque du Parlement – moulin à paroles –, avatar de l'arbre à palabres, actualisation clastrienne de l'exercice du pouvoir sans pouvoir, alors on remarquera que le Parlement est le lieu où des élus du peuple, les parlementaires se prévalent de ce mandat pour s'adresser à d'autres élus du peuple, les magistrats, pour leur reprocher la manière dont ils accomplissent ce mandat. Structuellement, n'est-ce pas, le Parlement est fait pour les querelleurs voire les querulents, les rebelles, les beaux parleurs, les débiteurs de phraséologies et de principes si généraux qu'ils n'engagent à rien. Au Parlement, on s'oppose, par la parole, au Gouvernement, et ce prurit antagonique traverse bien souvent les lignes de partage politique, tant et si bien qu'il n'est pas rare (pas si fréquent non plus, je vous le concède, mais je parle de manière à vous faire comprendre une fonction complémentaire du pouvoir, trop peu perçue sous nos helvétiques latitudes, sauf peut-être au bout du lac), il n'est pas rare, disais-je (et je permets un jeu de mot qui me paraît adéquatement évocateur), que le législatif fasse, collectivement et avant de passer au vote, un mauvais parti à l'exécutif. Si, comme le dit quelque part Foucault, la critique c'est l'art de l'inservitude volontaire, alors on pourra analyser le Parlement et les mœurs parlementaires comme le lieu où s'exercent, dans toutes leurs ambivalences, les compositions de célébration du pouvoir, de ce pouvoir, et aussi les manifestations d'indocilité.

«Ce qui est intéressant tou-

tefois, n'est-ce pas, c'est que la plupart des interventions parlementaires s'expriment en arguments du genre "certes, mais" (la plupart du temps, pour dire : certes la mesure qui nous est proposée part d'une bonne intention, mais celle-ci est mal mise en œuvre) : cela montre bien que l'on doit dire son accord avant de dire son désaccord. Et cela montre surtout que l'indocilité exprimée est toujours relative, elle s'appuie sur un accord de principe, ou même principal : nous avons ici encore, et une fois de plus, une démonstration que la critique ne fait, en dernière analyse (si vous me permettez de reprendre une clause de style dont les philosophes PCF faisaient un usage tout à fait exorbitant, mais je ne crois pas qu'elle soit abusive ici), ne fait donc que confirmer, affirmer, conforter ce contre quoi elle s'exerce.»

C'était terrible ce qu'il était content de lui. Pour un peu il serait monté sur la table, pour haranguer mieux les passants, les dealers, les commerçants et même la fontaine de la Justice. Je n'ai pas tout suivi, j'en étais moi-même à ma huitième bière et je devais m'absenter de plus en plus souvent pour des besoins peu écologiques, mais bien naturels. Et je n'exclus pas que le houblon ou le malt n'aient quelque peu troublé mes facultés de compréhension. Mais cela n'enlève rien à la coupable confusion du discours de mon auditeur. Je me demande s'il méritait vraiment son double mandat; et je me demande aussi si je suis moi-même digne d'appartenir à ce conclave qui a bien voulu de moi. Pour parler comme Marx, mais l'autre, le frère aîné, pas celui de la valeur d'échange : «Je n'accepte pas de faire partie d'un club qui accepte des gens tels que moi.»

S. B. d. F.

(1) Michel Foucault & Pierre Bourdieu, *Entretiens sur le langage politique*, Entzobapoédair, mars 2002, 160 p., FrS 18.70

Découvrez l'existence étonnante de Charles Chopin

Page 2 et suivantes



NOMINATIONS POUR LE GRAND PRIX DU MAIRE DE CHAMPIGNAC 2002

«Le skeleton est la luge d'expression virile, puisque, contrairement à la luge traditionnelle, elle se pratique à plat ventre.»

Edouard Stutz, chroniqueur, in *Salt Lake 2002, le guide TV*, Ringier, février 2002
«Ces derniers temps, j'ai diminué de moitié le nombre de mes mandats. Et je vais encore les réduire. Pas parce j'y vois un conflit d'intérêts, mais en raison des remous que cela crée. Il ne faut pas que les ragots nuisent à ma fonction. Néanmoins, je tiens à en conserver quelques-uns.»

Francis Sermet, développeur économique transcantonal, in *Le Temps*, 19 février 2002

«— Vous avez affirmé que si il y avait un risque de conflits d'intérêts vous abandonneriez. Qui jugera ?
— C'est moi et je peux vous dire qu'il n'y en a pas.»

Francis Sermet, développeur économique transcantonal, in *Le Temps*, 19 février 2002

«Nul besoin d'extrapoler les résultats électoraux du 3 mars pour comprendre que la majorité dite silencieuse ne partage pas les certitudes des grands partis gouvernementaux. Cela vaut non seulement pour les radicaux, grands perdants avec leurs cousins libéraux, mais aussi pour les socialistes et leurs demi-frères populistes dont la grandeur ne tient qu'à un fil. Les uns comme les autres n'ont-ils pas désormais besoin de béquilles pour faire entendre leur voix?»

Georges-Marie Bécherraz, rédacteur en chef adjoint, in *24 Heures*, 9 mars 2002

«Quel parcours ! Il y a eu des victoires et il y a eu des défaites. Il y a eu des défaites et il y a eu des victoires. Il y a même eu des matchs nuls.»

Maurice Meylan, président du LHC, in *OK mag*, programme officiel du LHC, saison 2001-2002

«À partir du moment où on accepte une certaine ouverture, on ne peut pas la faire à demi-mot ou à demi-mesure. C'est clair que vous n'avez pas forcé ment la pédale des freins à portée de main.»

André Kudelski, industriel à tout faire, supra RSR-1 La Première, 16 mars 2002, vers 12h45

«À ce jeu ne gagnent que les populistes qui ne cessent de déconsidérer les élus, par définition traîtres et intéressés, et ne jugent que par la volonté populaire immédiatement exprimée. Le champ est alors libre pour les grandes gueules et les bourses pleines.»

Jean-Daniel Delley, rédacteur responsable, in *Domaine Public*, 22 mars 2002

(Publicité)

BASTA !

Une coopérative autogérée, alternative.

Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.

Un service efficace et rapide.

Un rabais de 10 % aux étudiants et de 5 % à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,
Tél./fax : 625 52 34 / E-mail : basta@vtx.ch
Ouvertures : LU 13h30-18h30,
MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30, SA 9h00-16h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne,
Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : du lundi au vendredi, de 8h30 à 17h30

Notre feuilleton de l'été :
VOYAGE AU BOUT DE LA VRAIE SUISSE
Voir page 6



Intéressant / intestinal

Je n'ai de cesse d'être émerveillé de la rigueur et de la densité de votre publication. Je la lis et relis tous les matins, sans me lasser, d'un bimestre à l'autre, assis sur le siège de mes toilettes. Mais il m'est arrivé une étonnante aventure: j'ai perdu un des numéros de La Distinction, et je ne retrouve donc pas le fil, ni de votre passionnant courrier des lecteurs ni de votre estimé feuilleton. Par ailleurs, j'ai constaté, comme quelques-uns de ses lecteurs, qu'un estimé quotidien indépendant de la place n'avait pas craint de republier telle quelle une page reprise d'un de ses numéros précédents. Ensuite, bien sûr, la rédaction s'est excusée. Mais on sait ce que valent ces lettres de crocodile: je suis bien sûr que cette erreur était délibérée, et qu'elle était due à la nécessité de remplir. Cette faute préfabriquée est un aveu du manque de forces dévouées à la rédaction, incapable de remplir toute une édition du week-end, avec supplément littéraire, programme télé et tout le tralala. Une intuition rêveuse m'a alors saisi, tandis que je divaguais assis sur mon trône quotidien. Puis-je me permettre de vous en faire la suggestion: vous qui vous plaigniez récemment de l'essoufflement de votre équipe rédactionnelle de vieux schnocks adolescents, ne pourriez-vous pas de temps en temps republier des lettres, des épisodes, des fumetti, des recensions? Tout ce matériel est si plein d'enseignements que je suis bien sûr de ne pas être le seul à en faire mes délices répétées. Et je ne suis sans doute pas le seul non plus à, de temps en temps, égarer un numéro de votre périodique, serait-ce pour d'impératifs motifs de pénurie de papier (mais je me permets d'avertir vos abonnés la «texture», si je puis dire, de La Distinction se prête mal à un usage matinal autre que passionnément érudite).

Romain Gétaz, buandier, de La Tour-de-Pet

Nous sommes émus de cet hommage que nous n'avions même pas sollicité. Ces félicitations nous vont droit à l'intestin. Mais nous ne nous abaisserons, ni notre pantalon, jusqu'à republier des articles déjà parus. Fût-ce par inadvertance! [Réd.]

Épicurien

Je ne me rappelle plus la fameuse distinction entre le vélo et la bicyclette, et je me dis qu'avec le titre de votre estimé périodique, vous pourriez m'informer. Je peux en tout cas, adepte de la petite reine tranquille, lancer un placide appel: le cyclisme nous fait oublier les vrais plaisirs de la vie en selle. «Tourner les jambes», oui, mais pas trop vite; écouter le bruit de son cœur, de son souffle et de son pédalier; s'arrêter un petit coup, en boire un autre, ne plus rien faire en écoutant les fleurs pousser. Lorsqu'on a bien transpiré dans une montée, il faut profiter du fait qu'on est fatigué, pas se lancer à corps perdu dans la descente; et quel gâchis.

Bernard Zulo, même plus cyclotouriste. Nous aussi, nous avons oublié cette différenciation. Mais pas de doute, vous avez tout juste. [Réd.]

Pétitionnaire

Avez-vous remarqué que les patrouilleurs qui font traverser les enfants devant les établissements scolaires, ne respectent pas toujours le règlement: leur bandeau orange n'est parfois pas correctement fixé, et ils ne tiennent pas tous leur palette de la même manière.

Si nous voulons que nos jeunes et nos enfants comprennent enfin ce qu'est la vie en ville et le développement durable, il faut sévir aujourd'hui. Inutile de dire que si les personnes incriminées ne se plient pas à nos injonctions, nos remontrances se tourneront alors vers les enfants: ils devront être punis pour avoir toléré des comportements aussi irrespectueux.

Guy-Korille Seiler, tenancier du Bar Variagua, à Lausanne-centre

École Vaudoise en Mutation fait des progrès très nets, semble-t-il... [Réd.]

Sans commentaires

J'ai revu Maud, elle portait un cache-cœur en laine. Ça doit donner chaud quand on court, surtout que c'était brillant; on aurait dit du mohair en synthétique. Ce n'est pas vraiment mon truc, parce que moi, vous savez, je suis nature nature, biocoton et tout le tralala; les équipements en plastique fournis par mon employeur me font suer. J'ai essayé d'en toucher un mot à Madame la Directrice Sarrazine Di Jonez lorsqu'elle est venue boire des verres dans le parc, mais rien à faire, la ville n'est pas école. Je vais continuer à puer sous mes cirés et dans mes pulls en nylon décorés du logo du service qui m'emploie.

Mais enfin, revenant à Maud, j'étais content de voir qu'elle s'est remise à la course à pied dans notre beau parc, et qu'il n'y a pas que les perroquets et les rongeurs qui s'en donnent à cœur joie. Le revers de la médaille, c'est que ses soupirants essouffés ne vont pas tarder à se ramener, eux aussi.

Marcel Bellebottes, jardinier paysagiste et responsable des écuries au service des Parcs et promenades

Impénitent

Désolé de revenir dans vos colonnes, mais je ne peux pas laisser passer ça. Et ne vous en faites pas, je serai bref et briderai mon lyrisme. C'est juste pour dire que je ne comprends pas pourquoi mon grand oncle veut me déshériter. Ses explications dans votre numéro 88 sont plus que fumeuses: incompréhensibles. De toutes manières, j'aurai répudié sa succession. Pour avoir étudié la question en géographie rurale quantitative, je ne sais que trop ce que coûtent les EMS en zone pré-alpine, et je peux m'imaginer que la minuscule pécule accumulé pour sa retraite par mon instituteur de grand-oncle aura fait plus que fondre comme neige au soleil -si je puis parodier sa manière tarabiscotée de s'exprimer. Assistanat à 20% malgré les directives du Rectorat qui fait mine de ne pas accepter les engagements inférieurs à un mi-temps, ne gagnant qu'une vie très chiche, je préfère ne pas hériter de dettes. Et toc!

Bertrand Clarme, géographe célibataire et fier de l'être



ronique de l'excitation lexicale

Minute métonymique

ACCOURDÉ, forcément, il barytonait, baratinait Brigitte. Il avait parié avec ses copains qu'il aurait barre sur elle, jusqu'à l'emmener au restaurant, pour lui faire manger de la viande, oui, de la barbaque, pas du loup, du bar ou de la bouillabaisse. Il se vantait d'avoir ainsi placé la barre très haut, le barde barrissant.

Pour commencer, il avait évoqué, pour se réjouir qu'il n'existât plus sous cette forme, le bar selon Jules Verne, «sorte de buffet ouvert gratis à tout passant». Dans celui-ci, se félicitait-il, c'était le vrai coup de barre, n'est-ce pas, et il fallait amener son or en barres pour être servi. Les marchandises n'étaient pas affublées d'un code-barre, c'était clair, et l'endroit était d'autant plus avenant que, cage sans barreaux, il était barricadé contre les gagne-petit, adeptes des barres de fraction, des barèmes économiques et des chèques barrés.

Se faisant plus précis, il l'avait complimentée sur son physique de danseuse, qui semblait encore travailler quotidiennement à la barre. Et puis, en toute discrétion bien sûr, il avait évoqué le fait que quant à lui, même moins baraqué que le barman, il n'était tout de même pas désagréable à regarder ni même à expérimenter; avec lui, n'est-ce pas, cela avait toutes les chances de barder.

Un jeune avocat au barreau, vous pensez, même très adroit et très à droite, même baron, n'avait pas le calibre pour embarquer ni pour embarquer BB. Et

pourtant, elle n'était pas maligne au point de lui citer Pascal, De l'esprit géométrique: «Ce n'est pas barbara et baralopton qui forment le raisonnement.» Elle eut juste l'esprit, avant de le planter là, de le traiter de pilier de bar. Et lui, sans même une minute pour un baroud d'honneur, il resta défait, barjo, la barre sur l'estomac, semblable à ces «bars arrondis» que décrit Zola, «ouvrant une bouche énorme, faisant songer à quelque âme trop grosse, rendue à pleine gorge, dans la stupefaction de l'agonie.»

Pari perdu, au fond, il avait la baraka: que leur histoire se soit barrée en couille, c'était ce qui pouvait lui arriver de mieux. Lui reste maintenant à apprendre à mieux baragouiner, à lire Apollinaire, «Tu es debout devant le zinc d'un bar crapuleux / Tu prends un café à deux sous parmi les malheureux.»

La BB, elle, sans rien en dire, avait gagné son propre déf: elle avait bien vu que ce freluquet lui barrerait la route, et avait juré avec son âne qu'elle s'en débarrasserait sans barguigner. Et, nantie de son cadichon, elle se barra pour s'en retourner dans sa barbacane couverte de bardeaux.

Bien fait pour tous les deux. Moi, quitte à passer pour un vieux barbacole, j'affirme que le moindre de leurs actes ressemble aux affreux «quatre coups de barre du bourreau aux articulations d'un roué». Moi qui ai vu agir ces barbares distingués, moi qui fais partie de ces «épaves», de ces «bestiaux égarés» qu'A. Pieyre de Mandiargues prétend voir dériver «de la bouche d'un bar à celle d'une cafeteria, à celle d'un couloir d'estaminet, à celle d'un autre bar», je les vomis et je les hais. L'or de leurs barbelés bariolés, ce sont les barbituriques qui nous font oublier que ce qu'ils ont, ils nous l'ont barboté.

Que je voudrais pouvoir dire avec Lamartine: «Si quelque vil débris barre la voie humaine / Écartons de la main l'obstacle qui la gêne.» Mais non, je fais partie de ceux qui, avant d'agir, retourment tout barbouillés à l'estaminet. Au jour du jugement je me retrouverai avec eux, tant il est vrai que «La vie est une cour d'assises; on amène / Les faibles à la barre accouplés aux pervers.» Mais je suis barbant, je sais et j'ai peur des barbouzes.

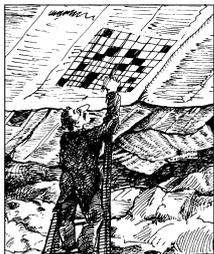
T. D.

Les apocryphes



Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Ce feuilleton sème l'effroi et la consternation depuis plusieurs années chez les libraires, les enseignants et les journalistes. Nous le poursuivons donc. Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à La Distinction et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant. Dans notre dernière édition, le polar Les saints patrons, du soldat Paul Sankti, était une pure imposture, rédigée dans un style dénonciateur d'un autre âge.



Solution des mots croisés de la page 7

De gauche à droite: 1. casse-pied - 2. artepila - 3. Neuchâtel - 4. sec - 5. Neuchâtel - 6. doc - 7. aguerri - 8. vêt - 9. enduire - 10. sommeuses - 11. candidats - 12. areopage - 13. sec - 14. sec - 15. sec - 16. sec - 17. sec - 18. sec - 19. sec - 20. sec - 21. sec - 22. sec - 23. sec - 24. sec - 25. sec - 26. sec - 27. sec - 28. sec - 29. sec - 30. sec - 31. sec - 32. sec - 33. sec - 34. sec - 35. sec - 36. sec - 37. sec - 38. sec - 39. sec - 40. sec - 41. sec - 42. sec - 43. sec - 44. sec - 45. sec - 46. sec - 47. sec - 48. sec - 49. sec - 50. sec - 51. sec - 52. sec - 53. sec - 54. sec - 55. sec - 56. sec - 57. sec - 58. sec - 59. sec - 60. sec - 61. sec - 62. sec - 63. sec - 64. sec - 65. sec - 66. sec - 67. sec - 68. sec - 69. sec - 70. sec - 71. sec - 72. sec - 73. sec - 74. sec - 75. sec - 76. sec - 77. sec - 78. sec - 79. sec - 80. sec - 81. sec - 82. sec - 83. sec - 84. sec - 85. sec - 86. sec - 87. sec - 88. sec - 89. sec - 90. sec - 91. sec - 92. sec - 93. sec - 94. sec - 95. sec - 96. sec - 97. sec - 98. sec - 99. sec - 100. sec

LES ÉLUS LUS (LXI)

Prompt rétablissement

Vous êtes le président d'un parti suisse qui a lancé un référendum contre une décision des chambres fédérales. Le référendum, que d'ailleurs certaines catégories de vos membres ainsi qu'un conseiller fédéral de votre parti n'ont pas soutenu, a été balayé en votation populaire. Comment répondre positivement au journaliste qui vient recueillir positivement votre avis de défaite?

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISOCOPIQUE MARCELLE REY-GAMAY

Le vote de ce dimanche correspond-il à ce que vous attendiez?

Oui. Naturellement, j'aurais préféré que les Suisses disent non. Mais en même temps je les comprends. Comme eux, nous sommes pour une nouvelle solution plutôt que pour le statu quo et je pense que c'est le premier sens de ce scrutin.

Quelles sont les conséquences de ce scrutin pour votre parti?

Notre modèle ne verra pas le jour. Nous devons nous incliner devant la volonté populaire.

Rétrospectivement, ne regrettez-vous pas que votre parti se soit engagé dans ce référendum?

Absolument pas. Nous avons été cohérents avec nos convictions. Je reste persuadé que notre modèle était le meilleur. S'il avait été soumis au vote, le peuple l'aurait approuvé.

Mais votre parti a tout de même perdu une bataille ce dimanche...

Je ne crois pas qu'il ait perdu. Au contraire. Grâce à notre engagement, une discussion de fond a eu lieu, tant au sein du parti que dans l'ensemble de la société. Et devant la décision de l'assemblée des délégués de maintenir sa position en faveur du non, le peuple a eu la preuve que notre parti était cohérent avec ses convictions.

En voulez-vous à (1) de s'être battu(e)* pour le/la/l' (2)?

Pas du tout. Il/Elle* a défendu avant tout la position

du Conseil fédéral. D'ailleurs, dans un premier temps, c'est la proposition de notre parti qu'il/elle* a soutenue devant les Chambres. Je n'ai rien à lui reprocher. Nous en avons discuté entre nous. Je respecte sa position comme je respecte d'ailleurs celle des (3).

(1) Mettez là le nom du conseiller fédéral de votre parti qui n'a pas soutenu le référendum.

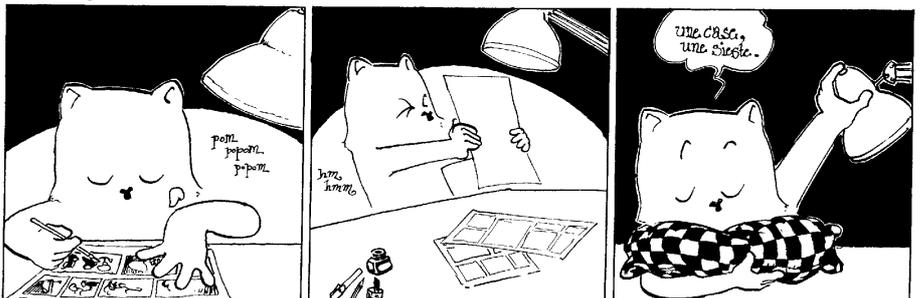
(2) Inscrivez là le nom courant de la loi contre laquelle vous avez lancé un référendum.

(3) Indiquez là les catégories de membres de votre parti qui n'ont pas soutenu le référendum.

(*) Adaptez à la situation. M. R-G.

Modèle obtenu par simple allègement de l'interview de Philipp Stählin par Agnès Wuthrich parue dans Le Temps du 3 juin 2002 après la votation sur la solution des délais en matière d'avortement. «PDC» a été remplacé par «n/votre parti». Nous certifions qu'aucun autre mot n'a été ajouté.

Charles Chapin: Le travail avance.



A HI attaquer enfin *Guerre et paix*, parcourir *Don Quichotte*, dévorer *Moby Dick*, puis reprendre une tasse de Stevenson, en tirer les fils jusqu'à Schwob et Eco en repassant par Borgès et repartir dans l'autre sens et ainsi de suite, combler des lacunes, suivre des pistes, poser des briques, le voilà le programme de lecture idéal.

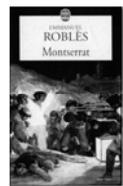
Hélas, en bleu que je suis, j'ai été réquisitionnée comme experte pour les examens de certificat de l'établissement secondaire de P***. Si bien que, toutes lectures cessantes et tous fils coupés, je n'ai lu ces six derniers mois, à part les polars respiratoires intermittents, que de la matière à réflexion pour adolescents. C'était frustrant, mais je n'ai fait que mon devoir. Voici un palmarès évaluatif, allant de l'heureuse surprise à la barbante déconvenue.



Daniel Keyes
Des fleurs pour Algernon
J'ai lu, 1972, 252 p., Frs 9.10

Incontestable réussite, ce roman de science-fiction raconte l'histoire d'un simple d'esprit qui se fait opérer le cerveau et qui devient très intelligent. Avant lui, une souris de laboratoire du nom d'Algernon avait subi le même traitement et brillait dans les labyrinthes, tout comme Charlie qui, autrefois naïf aide en boulangerie, brille maintenant dans les revues scientifiques où ses compétences interdisciplinaires font l'admiration de tous. Raconté en «je» sous forme de journal, le roman peut servir aux heures d'orthographe: «J'ai demandé au Pr Nemur si je pourrais battre Algernon à la course dans le birinte après l'opération et il a dit peut être bien. Si l'opération réussit bien je montrerai à cete souris d'Algernon que je peu être oti un téljien quelle et même plus», tout en se gardant bien de dire aux élèves qu'une orthographe déficiente est un signe d'imbecillité.

Mais le roman pourra surtout servir à nourrir un débat sur l'intelligence. D'une façon tout à fait moderne (le roman date de 1959), le développement de l'intelligence de Charlie se dessine au travers de paramètres socio-psycho-affectifs: le premier signe d'éveil après l'opération est un souvenir, le second un rêve, vient ensuite son premier coup de blues, puis la conscience de son image au sein de son entourage, puis l'amour et la haine et enfin la morale. Le lecteur pourra aussi méditer le fait qu'il n'y a pas de découverte sans apprentissage (à faire relever aux élèves) et qu'avant de retourner à ses ténébres et à son immédiateté, Charlie aura le courage d'aller trouver ses parents et sa prof pour régler ses comptes avec eux (mais pas au fusil d'assaut, insistera-t-on auprès des élèves).



Emmanuel Roblès
Montserrat
Livre de Poche, 1954, 139 p., Frs 5.30

Excellentissime pièce de théâtre créée en 1948 qui, d'après la quatrième, «n'a jamais cessé d'être jouée dans quelque partie du monde». Ni lue dans quelque établissement scolaire vaudois, si j'en juge au nombre de collègues l'ayant déjà fait figurer au programme. Il faut dire que c'est tout simplement poignant, noble et généreux. Montserrat est un officier espagnol qui ne supporte plus les massacres perpétrés contre le peuple vénézuélien. Il tait la cachette du dernier chef des rebelles, Simon Bolivar. Izquierdo, lieutenant espagnol, est un homme très cruel: pour forcer Montserrat à se mettre à table, il fait arrêter six passants dans la rue et menace de les exécuter un par un (histoire vraie, 1812). Montserrat doit-il sacrifier cette mère de deux bébés qui mourront de faim sans elle? Ce potier en pleine possession de son art et père de cinq enfants? Ce célèbre comédien, espagnol de surcroît? Ce marchand très raffiné qui vient de tomber follement amoureux? La fière Elena qui préfère mourir plutôt que d'être concubine? Le beau Ricardo qui certes hait les Espagnols, mais... «Mourir ainsi?», sans avoir la certitude que sa mort sauvera les Vénézuéliens? Sans même avoir la certitude que Bolivar, blessé, est encore en vie? Terrible, vous dis-je. Ajoutez à cela un Père dans le rôle de la bonne conscience des tortionnaires, et vous aurez de quoi gaillardement dépeceler les rouages éthiques de vos élèves.

Entrée libre
Poses osées
Spectacle
A 19h. L'amour à travers les contraires. Une pièce de spectacle osée, les 19 et 20 mai, par La Compagnie Polyvalente de l'Institut Suisse de Lausanne. Cette représentation professionnelle est destinée aux adultes. Les places sont à 10 francs. Réservations: 021 261 0640 ou 021 261 0641. Ouverture: 19 et 20 mai 2002, spectacle à 19h et 20h.

24 Heures, 1er mai 2002

Lectures obligatoires



Victor Hugo
Ruy Blas
Pocket, 1999, 284 p. avec dossier, Frs 6.70

Non, je ne l'avais jamais lu non plus. Ça m'a fait penser à *La folie des grandeurs* mais ils n'en parlent pas dans la préface. Bon c'est rigolo, ça finit bien et en plus c'est écrit en alexandrin: Ne demandais-tu pas pourquoi je l'aime ainsi, Et depuis quand?... Un jour... Mais à quoi bon ceci? C'est vrai, je t'ai toujours connu cette manie! Par mille questions vous mettre à l'agonie!

Demander où? comment? quand? pourquoi? Mon sang bout! Je l'aime follement! Je l'aime, voilà tout! Et celui-ci, que j'avais noté: Toute fille de joie en séchant devient prude Avec les élèves, parler de Victor Hugo qui naquit voici 200 ans. Dire le mot «bicentenaire».



Émile Zola
Germinal
Pocket, 1990, 618 p. avec dossier, Frs 8.50

Commencé souvent, abandonné toujours, ce gros livre n'évoquait pour moi jusqu'il y a peu qu'une formidable promesse d'ennui. Et bien j'avais tort. Déçu en bien, j'ai été. Je dirai même plus: lisons *Germinal!* D'abord c'est très facile à lire: pas d'effets de style dans la mise en récit, l'histoire suit son cours aussi sûrement qu'après la pluie vient encore le mauvais temps. Le rouleau compresseur imprime à la terre régulièrement les mêmes motifs. La misère, la crasse, la méchanceté, l'espoir fou, l'injustice, la misère encore plus crasse. Brrr. Ensuite, si le cours d'histoire sociale en accéléré de Zola peut porter parfois à sourire, il n'en reste pas moins instructif (par exemple à propos de la loi d'airain formulée par l'économiste Ricardo). Pour les élèves, l'occasion de découvrir le sens du mot «syndicat», dans la liste des mots de 8°.



Romain Gary
Lady L.
Folio, 1963, 251 p., Frs 8.50

Ma plus grosse déception. Jeune adulte, j'avais adoré Romain Gary aussi me réjouissais-je d'entamer ce roman qui avait échappé autrefois à mon abattage enthousiaste. C'est l'histoire d'une vieille dame indigne qui raconte au Poète-Lauréat de la Cour d'Angleterre, lors d'une fastueuse party en son jardin, les pans secrets de sa rocambollesque vie. L'auditeur privilégié, amoureux de toujours, précieux et coïncé, est un être très à cheval sur les principes et voilà tout le ressort comique du récit. Lady L. donc, Annette Boudin de son vrai nom, fréquente les anarchistes et aime passionnément Armand Denis, qui exista vraiment et qui, semble-t-il, passa par Lausanne. Malheureusement, Annette Boudin a une rivale: c'est l'Humanité. Eh oui. Alors qu'elle ne songe, ayant découvert un trésor nouveau, très féminin, insoupçonné: le présent, qu'à faire l'amour à son bel amant, celui-ci est complètement asservi à son idéal révolutionnaire. Et il ne voit même pas la contradiction, l'imbecille! «Lady L. savait aujourd'hui qu'il y avait une contradiction entre ce qu'Armand lui enseignait et sa façon d'être, entre cette liberté absolue qu'il invoquait et son propre asservissement à cette idée. Il y avait une contradiction même entre l'idée de la liberté absolue et un dévouement absolu à cette idée. Il y avait une contradiction entre la liberté de l'homme dont il se réclamait et sa soumission totale à une pensée, à une idéologie. Il lui semblait aujourd'hui que si l'homme devait être vraiment libre (...)» blablabla. Pas difficile de savoir d'où Gary sort son chapitre. De *La pornographie idéologique* peut-être, ou de *La logique dans les aberrations mentales*, vu qu'il nous cite, en fin de roman, les textes qui lui ont été «d'une grande utilité». Un livre-prétexte en somme, presque une œuvre de commande et il n'est pas difficile de deviner ce qu'on peut en faire avec les élèves: traquer les poses rétrogrades et l'horrible misogynie de ce type.



Daniel Pennac
La fée carabine
Folio, 1987, 310 p., Frs 12.30

Le bouquin le plus cher de la série mais le plaisir retiré ne fut pas à la hauteur. Cette lecture s'avéra extrêmement ennuyeuse et même laborieuse. Était-ce vraiment nécessaire de sortir tant de personnages du néant pour qu'ils se ressemblent tous? Les élèves aiment bien, paraît-il. Qui, le titre?



Raymond Queneau
Les fleurs bleues
Folio, 1965, 276 p., Frs 8.50

Je ne l'ai pas lu, finalement. Les personnages ont des noms comme Riphinte, Lalex, Phélie, Empoigne, Démo, Sthène, Pouscaillou, Bironot. Le 95 % est constitué de dialogues, tous aussi drôles: «Non, bien sûr, et puis une triple, tout de même une triple, j'ai peut-être même une chance d'avoir ma photo dans les journaux ou de passer aux actualités à la télé, vous croyez pas? – Sans l'ombre d'un doute, dit Cidrolin gravement. – Alors, s'écria l'ératépiste, cochon qui s'en dédit, je prends Lamélie, frie ou pas! – Brave garçon, dit Cidrolin. Alors, comment l'avez-vous trouvée, mon essence de fenouil? – De première, dit l'ératépiste. De première. Il y a un silence. Queneau romancier ne m'a jamais batté.



Robert Merle
Week-end à Zuydcoote
Folio, 1949, 244 p., Frs 8.50

Celui-ci non plus, je ne l'ai pas lu. C'est vraiment écrit tout petit. Mais j'ai vu que le film avec Bébél était passé à la télé.

M. Z.

(Annonce)



Avec vous, nous sauverons Basta!

Nos ami-e-s distingué-e-s ont sûrement eu vent d'informations concernant les difficultés financières que traverse actuellement Basta! Les grands réseaux médiatiques, amicaux ou tout simplement coopérateurs en ont probablement apporté la nouvelle.

Cette situation est réellement difficile et demande une réaction d'urgence, faute de quoi les librairies Basta! pourraient bien être conduites à mettre la clé sous les portes.

Si l'heure semble être à la concentration de réseaux de librairies dans les mains de quelques groupes (contrôlant également la diffusion et la distribution de livres) et à la concurrence effrénée sur le prix des livres, nous n'acceptons pas de renoncer à proposer une alternative digne de ce nom. Le livre est un bien culturel, pas un bien de consommation comme un autre – il est donc particulièrement nécessaire de conserver un espace indépendant pour sa vente.

Fondée en 1978 et fonctionnant sur le principe de l'autogestion, la coopérative Basta!, cheminant aux côtés des mouvements sociaux et politiques en Suisse et dans le monde, propose au public un choix de livres alternatifs et critiques.

Par la sélection thématique et ciblée d'ouvrages, ainsi que par le savoir-faire des professionnel-le-s animant ces lieux, les librairies Basta! ont trouvé une place dans le tissu culturel et associatif de Lausanne. La disparition possible de Basta! Chauderon signifierait, de fait, la disparition irrémédiable d'un lieu d'échange de connaissances et d'informations.

Pour éviter cette situation, nous faisons appel à vous toutes et tous: grâce à votre participation, nous sauverons les librairies Basta!

Notre but principal est de doubler le capital social de la coopérative par l'achat massif de parts sociales (une part sociale, individuelle, vaut 200.- CHF). Pour cela, plusieurs possibilités s'offrent à vous:

- Vous êtes déjà coopérateur-trice? Achetez une ou plusieurs autres parts sociales: les parts sont cumulables (mais pas le nombre de voix aux assemblées générales!).
- Vous êtes déjà coopérateur-trice, mais ne souhaitez pas acquérir d'autres parts sociales? Offrez-en à une personne de votre connaissance! Recrutez de nouveaux coopérateurs!
- Vous n'êtes pas encore coopérateur-trice? Dépêchez-vous de le devenir.

- Outre l'achat de parts sociales, vous pouvez encore:
- Faire un don à la coopérative
 - Vous constituer un crédit d'achat auprès des librairies
 - Ou tout simplement venir acheter les livres qui vous font envie ou dont vous avez besoin à Basta! (en cas d'absolute nécessité, n'hésitez pas à faire la chasse aux références dans d'autres librairies et de venir acheter ou commander vos livres à Basta!)



Quelles que soient vos préférences, distinguez-vous en agissant. Pour cela, adressez-vous à Basta! Chauderon, Tél. 021/625 52 34, CCP 10-29659-3. Merci de votre soutien. Vos libraires Basta!

Charles Chopin écrit.





Qui mange un œuf mange un bœuf
Julien Burri
Je mange un bœuf
L'Aire, Vevey 2001, 57 p., Frs 13.50

Décidément l'École d'Art de Lausanne dite ECAL inspire plus d'un jeune homme. Tricot initiatique et *coming out*, un rang à l'endroit dans le sens du poil pour qui mange un œuf, un rang à l'envers, déossé, écartelé, émasculé pour qui mange un bœuf. Un premier roman est souvent un acte d'expulsion chaotique. Ici elle est accompagnée d'un long hurlement, cri de douleur et d'angoisse dans la nuit d'un personnage psychotique, Sébastien, qui va au cours des 55 pages du récit, tout d'abord se séparer en deux – à deux on est toujours plus fort et moins seul –, puis tout simplement disparaître. Pfuif, plus rien, c'est fini. Cette jeune écriture fait penser un peu à celle de Georg Heym dans *La Dissection* sans en avoir encore la densité du tourment. À suivre.



Ou de la viande
Jean-Bernard Vuilleme
Meilleures pensées des Abattoirs
Association pour l'aide à la création littéraire,
Saint-Blaise, avril 2002, 84 p., Frs 15.-

Les abattoirs de la Chaux-de-Fonds vont fermer. Ils ne sont plus conformes aux normes fédérales; verdict rendu sans émotion par une administration lointaine. Ironie que ce décret de mort anonyme qui tombe sur ce temple de la mort rapide et hygiénique édifié au début du siècle dernier. *L'Édile, s'est lancé dans un historique assez complet de l'entreprise avant de se poser en pape du vorwärtsbewegung, le mouvement en avant que j'ai réalisé de manière si parfaite à La Chaux-de-Fonds. Des wagons ouverts sur les quais de débarquement à la chambre froide, en passant par les écuries et les halles d'abattage, tout mouvement de recul ou de retour dans les opérations est rendu impossible par les installations et la conception architecturale. Il y voit une métaphore du progrès, en avant, toujours en avant...*

Pour Jean-Bernard Vuilleme, cette fermeture est prétexte à un petit ouvrage, *Meilleures pensées des Abattoirs*, dédié à ce temple des mangeurs de viande. Les mots de ses personnages réels ou imaginaires racontent l'histoire des lieux. Un enfant découvre la violence sanglante que les hommes exercent sur les animaux avant de les consommer, le concepteur des lieux observe les édiles entrain de parader, un employé à la tâche est devenu boucher à son compte, un soldat mobilisé pendant la deuxième guerre mondiale loge avec sa troupe dans ces locaux, chair à canon remplaçant la chair à saucisse.

La ronde des joyeux bouchers de Boris Vian aurait pu figurer en exergue de cet ouvrage, et à sa lecture on ne peut s'empêcher de penser que l'abattage scientifique géré par le pouvoir étatique en pleine expansion préfigure les grandes boucheries du siècle dernier, camps de concentration ou charniers cambodgiens. Comme si le mot d'ordre des bouchers du siècle avait été: voir grand et en avant, *vorwärts*, toujours *vorwärts*: *Tiens, voilà du boudin, voilà du boudin!*



Ou du bœuf
Ada Boni
Cucina regionale italiana
Mondadori, paperback illustrati, 1996

Longtemps, les morceaux de viande tendre et vite cuits ont été réservés aux dents molles des bourgeois. Le

petit peuple des pauvres carnivores devant se contenter des bas morceaux, coriaces et filandreux. Et comme le petit peuple, n'en déplaie à certains, aime les bonnes choses, les cuisinières anonymes ont développé dans le secret de leurs caseroles des manières sublimes d'apprêter la viande. Par exemple en Italie, cela donne le *Brasato* ou *Stufatone* al Barolo. (pour 6-8 pers.)

Un rôti de bœuf d'un kg et demi, 1 bouteille de Barolo, 1 oignon coupé en quatre, 1 carotte coupée, 1 côte de céleri coupée en petits morceaux, 1 feuille de laurier, 4-5 grains de poivre noir et du sel, 50 gr. de beurre, 30 gr de gras de jambon haché, 1 petite cuillère de maizena.

Mettez le rôti dans une grande terrine, ajoutez-y l'oignon, la carotte, le céleri, un peu de sel, le laurier, le poivre et mouillez-le avec le Barolo. Laissez infuser 24 heures en retournant de temps en temps. Au moment de cuisiner, sortez la viande de la marinade, égouttez-la bien et essuyez-la à l'aide d'un torchon (propre). Ligotez-la pour la maintenir en forme et mettez-la dans une casserole avec le beurre et le gras de jambon haché. Faites-la dorer de tous côtés. Pendant ce temps, passez la marinade, recueillez le liquide dans une petite casserole et faites-le réduire de moitié à feu vif. Salez la viande, mouillez-la avec le vin réduit. Couvrez et laissez cuire à feu modéré pour au moins deux heures. Quand la viande est tendre, sortez-la de la casserole, disposez-la sur un plat de service et maintenez-la au chaud. Dégraissez légèrement le jus de cuisson, ajoutez-y la maizena préalablement délayée dans un tout petit peu d'eau; mélangez, laissez cuire 5 minutes et nappez-en le rôti; servez-le avec le reste de la sauce présenté en saucière.

C'est de loin la meilleure et la plus simple recette de *stufatone* que j'aie trouvée, et la tendresse du résultat est à la hauteur de sa simplicité: on peut vraiment manger ce rôti à la fourchette. (A. B. B.)

C'est bien la peine!

C'EST bien la peine de partir en week-end sans les enfants, de se rendre dans le Jura voisin, de découvrir la cité idéale de Le Doux à Arc et Senan, pour y tomber sur une exposition temporaire consacrée à la famille... Cela me fait rire de la couleur du vin de là-bas. Puis le calendrier illustré acheté aux caisses me rend service, le lundi matin, pour rédiger ce papier.

Les photos sont de Uwe Ommer, qui s'est promené quatre ans durant autour du globe, muni de ses outils de photographe et d'un drap blanc, dans un genre de safari. Le propos de cette chasse à l'*homo familiaris* est d'isoler le groupe, aux alentours de son logis, de gommer l'arrière-plan au moyen du drap blanc, et de maintenir le tout en place jusqu'au déclenchement de l'appareil.

De ce thème simplissime et banalissime, les photos rendent compte de variations infinies; les traits et les peaux (et les mélanges); les vêtements (ou leur absence); les couvre-chefs (ou les cheveux); les sols (terre battue, goudron, gazon); les accessoires (luges, scies, cannes de hockey, machine à coudre, fusils, animaux domestiques, animaux sauvages morts ou vivants, rollers, violons, fleurs en pot).

Si la norme hétérosexuelle monogame est largement représentée, fort exception néanmoins quelques couples homosexuels et quelques familles monoparentales. Autre quasi-absence: les riches, qui sont atteints de timidité et de discrétion dans tous les coins du monde, pourrait-on croire.

Un autre élément invariable: tout le monde sourit lorsque le petit oiseau sort.

C'est pas la peine!

C'est pas la peine de lire un polar sur toile de fond vietnamienne si c'est pour s'ennuyer un peu sans sentir le goût de l'Asie. L'auteur y a bien séjourné, mais pendant la guerre, et, excepté l'impression d'avoir une cible imprimée dans le dos et la crainte des enfants à vélo et de leurs bombes, il ne semble pas avoir rapatrié d'observations notables.

Ajoutons à cette toile de fond, translucide comme un grain de riz trop cuit, une histoire un peu confuse de vété-

rans déserteurs et de cinéma, une aventure amoureuse sans surprise et une écriture au relief de rizière. Il fallait bien un ventilateur en couverture pour amener un peu d'air!

C'est pas prudent!

C'est pas prudent de voler des chèvre ou des mangues au Burkina Faso: on peut se faire torturer à mort au commissariat. Les prisons burkinabaises ne sont pas sûres et on y meurt comme des mouches, voilà ce que nous apprend le *Journal du Jeudi*. Si vous comptez commettre des délits dans ce pays, évitez à tout prix, par exemple, de vous retrouver à la prison de Saaba, près de Ouagadougou.



Si, au contraire, vous désirez boire une Flag bien fraîche en regardant la Coupe du Monde, rendez-vous à Ouaga au Bar M'Nifou, au Palais des Vandes...; à Bobo, à la Buvette de la Colline...; à Koudougou, à la Joie du Peuple ou chez Kouakou; à Ouahigouya, Chez Robert...

C. P.



The family album of planet earth
Taschen, 2002, 365 photos, env. Frs 15.-



Les fantômes de Saïgon
Gailland, 2002, 383 p., Frs 20.40

Journal du jeudi
www.journaldujeudi.com
N° 559; 6-12 juin 2002,
200 francs CFA (une broutilte)



John Cheever
Insomnies
Traduit de l'américain par Dominique Mainard
Livres de Poche, 2000, 345 p., Frs 16.70

John Cheever fut un chroniqueur régulier du *New Yorker*, magazine qui des décennies durant constitua le temple de la distinction culturelle, littéraire en particulier, aux États-Unis. Pas un écrivain, célèbre ou aspirant à le devenir, qui n'aurait, qui publié, qui aspiré à publier, un texte dans cette revue à la fois anticonformiste et productrice des normes du bon goût.

À lire la mention des copyrights, les longues nouvelles de Cheever qui composent ce recueil ont paru dans le *New Yorker* entre 1946 et 1978. Plus de trente ans les séparent. On serait bien en peine, toutefois, et c'est assez troublant, de détecter même approximativement ce qui différencie dans les temps telle nouvelle de telle autre.

New York et sa périphérie chic auraient-elles si peu changé? A moins que ce ne soient les représentants masculins de la classe moyenne aisée qui ont si peu changé. Eux qui, depuis plus de trente ans, travaillent dans des bureaux de Manhattan plus regagnant chaque soir, sauf incident mineur, leur verdoyante banlieue où les attendent, avec plus ou moins de joie, épouse, enfants, amis du voisinage que rassemble un barbecue régulier. John Cheever décrit un groupe humain moderne et atemporel.

Mais qui sont-elles ces familles emblématiques de l'*American way of life*, tels par exemple *Jim et Irene Westcott (qui étaient de ces gens qui semblent s'inscrire précisément dans la moyenne satisfaisante de revenus, d'ambitions et de respectabilité apparaissant dans les statistiques des bulletins d'anciens élèves du lycée)*, et qui se ressemblent toutes? Et à quoi rêvent-ils, ces maris que la vie de bureau semble absorber et qui se ressemblent tous? Ils ont une secrétaire avec laquelle ils entretiennent des relations le plus souvent professionnelles, ils fument, ils boivent dans les bars proches de la gare en attendant l'heure du train express qui les conduira vers leur maison confortable. A moins qu'un imprévu, un coup de blues, ou presque rien du tout, ne les retarde et ne les contraigne à prendre le tortillard de nuit.

Car il y a forcément un grain de sable dans ces vies au rythme et aux rituels si parfaitement ordonnés. Les nouvelles de Cheever s'intéressent tant au grain de sable qu'à l'ordonnement de la vie quotidienne.

Qu'il s'agisse d'une épouse modèle dont la radio tombe en panne, du manager qui croyait bien faire en facilitant la fusion de son entreprise, du père de famille attentionné qui a toujours choisi avec soin la location de la maison de vacances, ou de cet homme d'affaires qui *avait investi son argent dans un hôtel à Nassau, un atelier de poterie dans l'Ohio et un détergent pour vitres*, [mais] *la chance ne lui avait pas souri*, ils ont tous à affronter des déconvenues dans leur intégration sociale qui confine à l'intégrisme.

De légères déconvenues, qui peuvent déboucher sur des bouleversements radicaux. Ces nouvelles splendides, on peut avec certitude les dater *d'avant le 11 septembre*. Elles témoignent déjà, tout en nuances, d'une Amérique si solide et si fragile. (G. M.)

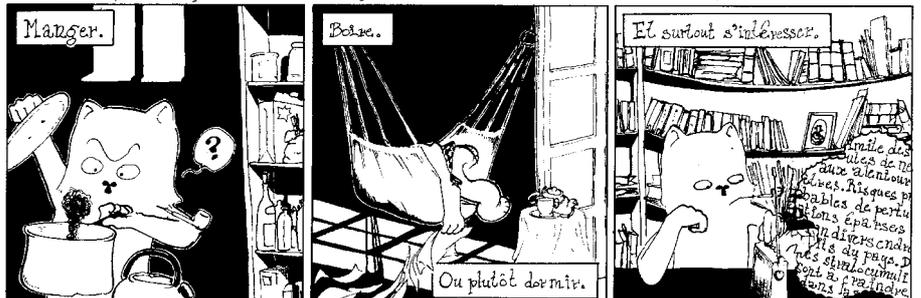
Criminographie

Un spécialiste très empreinté

«Il existe cinq méthodes pour déterminer les caractéristiques d'une personne et tenter ainsi de l'identifier: la reconnaissance par les proches, les empreintes digitales, l'autopsie, l'analyse des dents et l'ADN qui est actuellement la plus courante, précise Romano la Harpe, responsable de l'unité d'anatomo-pathologie de l'Institut universitaire de médecine légale à Genève.»

Daniel Eskenazi, «Le cadavre tronqué toujours anonyme», in *dimanche.ch*, 5 mai 2002

Charles Chopin: chaque chose en son temps.



Vieilles histoires édifiantes

Le crime de Payerne... Le sujet n'est pas neuf. Il y a 25 ans déjà, un livre écrit par Jacques Pilet, *Le crime nazi de Payerne*, racontait cette histoire. En même temps, un film d'Yvan Dalain parlait à la recherche des témoins et acteurs. Faut-il tout de même rappeler les faits ?

Le 16 avril 1942, quelques jeunes gens de Payerne entraînent par ruse le marchand de bétail bernois Arthur Bloch dans une étable, sous le prétexte de lui montrer une bête à vendre. Ils l'assomment, le tuent. Le cadavre est déshabillé et dépecé. Les morceaux sont placés dans des boîtes à lait que l'on fait disparaître dans le lac de Neuchâtel, près du petit village de Chevroux; les vêtements et autres effets personnels de la victime sont enterrés dans une grotte, dans une forêt des environs de Payerne. Alertée, la police enquête sans beaucoup d'entrain, on est dans le canton de Vaud, n'est-ce pas, et puis ce maquignon juif n'avait-il pas de raisons de disparaître ? Des histoires de femme, peut-être ?

Mais une semaine après le meurtre, deux enfants découvrent des habits déchirés dans une grotte où ils jouaient. Des habits tachés de sang. Les gendarmes arrivent, creusent et découvrent un manteau, des pantalons, un appareil auditif et une serviette vide. Tout cela appartenait à Bloch.

Par des enfants du voisinage qui ont vu passer deux inconnus au comportement étrange le jour du crime, la police remonte au mécanicien Fernand Ischi, qui, lorsqu'il ne s'occupe pas de moteurs, est le chef d'un petit groupe local pro-nazi. Interrogé, l'homme ne résiste pas longtemps. Il indique où se trouve le corps et dénonce ses complices : Fritz Joss, garçon de ferme, Robert Marmier et son

frère Max, tous deux paysans, et G. B., le jeune apprenti qui travaille pour lui à l'atelier mécanique. Confondus, ils sont tous arrêtés.

Le procès a lieu en février 1943. Tous les accusés affirment froidement le caractère politique de leur action: ils voulaient tuer un Juif pour l'exemple. Tous insistent sur le fait qu'ils ont obéi à une « suggestion » faite par l'ancien pasteur Philippe Lugrin, un ancien de la Ligue Vaudoise puis de l'Union nationale, qui est le chef qu'ils admirent et auquel ils obéissent sans discuter. Le procureur du canton, Pierre Boven, refuse pourtant d'entrer en matière et, sous prétexte que l'argent du maquignon assassiné a disparu, s'en tient à la catégorie de crime crapuleux. Ischi, Joss et Robert Marmier sont condamnés à la réclusion à vie, les deux derniers à des peines de prison de 15 et 20 ans.

Aidé par le Consulat allemand de Lausanne, Philippe

Lugrin (1) a quitté la Suisse le 3 mai, quelques jours après que ses complices eurent été arrêtés. Il semble que la police vaudoise, à qui Ischi avait déjà donné son nom lors des premières dépositions, lui ait laissé le temps de s'en aller. À Paris, Lugrin retrouve les Suisse collaborationnistes, Georges Oltramare, Paul Bonny, son ami en Belles-Lettres René Fonjallaz, William Gueydan de Roussel, un autre ami, qui lui ouvrent les portes de quelques journaux, *Pariser Zeitung* et *Au Piliore* dirigé par Jean Lestandi. Il travaillera quelques mois avec eux avant d'être engagé par le Weltdeutscher-Internationaler Institut für Judenfrage, à Francfort. Visiblement, un emploi à sa mesure. Arrêté par les Américains en 1945, il est remis aux autorités helvétiques. En juin 1947, il est jugé pour incitation au meurtre, recel et franchissement illégal de la frontière. Le procès dure trois jours, sans que l'on s'étende trop sur les fréquen-

tations politiques de l'accusé, qui est condamné à 20 ans de prison.

Sur le déroulement des faits eux-mêmes, Stutz n'amène rien de vraiment nouveau. Sur le contexte en revanche, il est plus incisif que ne le furent Pilet ou Dalain. Faut-il y voir un effet de l'éloignement géographique, ou le temps passé permet-il aujourd'hui de dire des choses qu'il n'était pas possible d'articuler en 1970 ? Toujours est-il que, contrairement à ses devanciers, notre Alémanique rappelle fort à propos le climat d'antisémitisme qui prévalait parmi les élites vaudoises de l'époque. Exemple parmi d'autres, on se souvient que les avocats vaudois ont débattu le 28 mars 1942 (quelques jours avant le crime) pour savoir s'il fallait ou non exclure les juifs de l'Ordre des avocats. Stutz relève aussi le rôle obstiné et retors de la Ligue vaudoise dans la propagation de cette haine raciale, les articles de *La Nation* et du

Grütli de ces années-là, et aussi le fait que Lugrin a fait son apprentissage politique à la Ligue Vaudoise, qui a du reste publié son travail de licence universitaire. — On comprend que lors du procès, on ne se soit pas trop interrogé sur le parcours politique de Philippe Lugrin...

A. C.



Hans Stutz
Der Judenmord von Payerne
Rotpunktverlag, 2000, 137 p., Frs 29.-

(1) Belletrien, Philippe Lugrin a droit à une notice dans le Livre d'or de Belles-Lettres de Lausanne, comme René Fonjallaz du reste. Pour ceux qui aiment l'euphémisme et la discrétion vaudoise, allez jeter un coup d'œil sur ces notices...

Rien de plus parlant qu'un document d'époque

TOUJOURS avides de documents nouveaux pour leurs chères têtes blondes, les maître(sse)s d'histoire liront peut-être avec intérêt le texte ci-contre, que *La Distinction*, empressée à satisfaire une catégorie socio-professionnelle qui pèse lourd (du moins le pense-t-on) dans son public d'abonnés, se fait un plaisir de leur offrir. Afin de leur faciliter la tâche au maximum, on ira jusqu'à rappeler quelques dates, pour le contexte.

- 20 janvier 1942, conférence de Wannsee, où est décidée la Solution finale
- Printemps 1942, premières rafles en Europe occidentale
- Juillet 1942, rafle du Vel d'Hiv à Paris
- Août 1942, rafles de juifs étrangers en zone sud non occupée
- 13 août 1942, le Conseil fédéral, inquiet devant la « vague » de réfugiés (348 en treize jours), décide discrètement la fermeture totale des frontières aux fugitifs « qui n'ont pris la fuite qu'en raison de leur race »
- 24 août 1942, face aux nombreuses protestations publiques suscitées par la décision du 13 août, qui n'est pas restée confidentielle bien longtemps, le Conseil fédéral assouplit sa politique
- 30 août 1942, discours du Conseiller fédéral von Steiger sur le thème « la barque est pleine »
- Août/septembre 1942, l'action « Plebiszit des Schweizerherzens », appel populaire en faveur des réfugiés organisé par le rédacteur en chef des *Basler Nachrichten* Albert Oeri, rapporte 1'500'000 francs en deux semaines
- Septembre 1942, débat aux Chambres sur les réfugiés : quelques discours braves et beaux, mais les trois partis

gouvernementaux accordent leur confiance au Conseil fédéral

- 26 septembre 1942, le Conseil fédéral prend de nouvelles mesures restrictives
- 9 octobre 1942, l'armée est appelée à renforcer la surveillance des frontières et à bloquer les passages avec des barbelés
- 11 novembre 1942, les Allemands envahissent la zone jusqu'alors non occupée de la France

On voit donc à quoi doit servir l'article de Grelllet du 19 novembre: prévenir des nouvelles regrettables manifestations de « sensibilité populaire » face à un afflux possible de fugitifs, en montrant qui sont vraiment ces juifs qui se prétendent réfugiés, et, au passage, disqualifier le succès de l'action lancée par Oeri...

Cet article ne laissera pas la communauté israélite de Lausanne sans réaction, à en croire le procès-verbal de la séance du Conseil d'administration de la *Gazette de Lausanne* du 24 novembre 1942:

« [...] Le récent article de M. Grelllet, « Le nouveau refuge », a suscité de nombreuses protestations des milieux israélites, nous a valu une douzaine de désabonnements pour la communauté israélite de Lausanne. MM. Brunschwig, [...illisible...] et [...illisible...] ont fait une démarche auprès de M. Rigassi [le rédacteur en chef] pour savoir si l'article incriminé constituait un préalable à une campagne antisémite dans la Gazette. M. Rigassi leur a donné à ce sujet les apaisements nécessaires. Le Conseil décide qu'il n'y a pas lieu de revenir sur la question dans la Gazette. »

Jolie manière de minimiser le problème, non ?

ON pouvait lire ces jours derniers, dans la chronique judiciaire de quelques quotidiens, une histoire que nous n'avons aucun intérêt à mettre sous le boisseau. Le lecteur verra pourquoi.

En août 1938, le chef de gare d'Olten recevait la visite de deux verbeux personnages répondant aux prénoms de Moïse et de Salomon. Ils demandaient à faire des recherches dans un wagon alors en réparation dans les ateliers de la gare. Il s'agissait, disaient-ils, d'une boîte à poudre en or, perdue par une dame de leur connaissance. Accompagnés d'un agent ferroviaire, les deux compères se rendirent sur place. Salomon déploya aussitôt un grand zèle investigateur: il soulevait les coussins, auscultait les porte-bagages, se jetai à plat-ventre pour regarder sous les banquettes. Mais l'agent s'avisait soudain que pendant ce sketch spectaculaire, Moïse s'était éclipsé. Il fut retrouvé aux WC, en train de glisser dans sa serviette des enveloppes extraites de la paroi déboulonnée de ce petit local. Il y avait là des centaines de milliers de couronnes tchécoslovaques, ainsi que de grosses sommes en argent suisse et autres devises étrangères. Invités à s'expliquer, l'homonyme du législateur des Hébreux et son compagnon, le patronyme du roi des Israélites, racontèrent avec volubilité une histoire compliquée dont il résultait que le trésor, dissimulé là où dit-on l'argent n'a pas d'odeur, avait voyagé de Marienbad à Prague dans le wagon suisse attelé au train. Le coffre-fort improvisé de ces millions ayant été très fréquemment utilisé en cours de route pour sa destination que nous appelons naturelle, l'ingénieur Moïse n'avait pas trouvé moyen de récupérer son magot. Force fut de re-



«Le nouveau refuge», 19 novembre 1942

mettre à plus tard la délivrance des enveloppes à billets.

Mais entre-temps le wagon suisse était reparti, chargé des millions, pour son pays d'origine. Les hommes au trésor avaient du nez: ils finirent pas débusquer leur cachette ambulante. Ils auraient cueilli le fruit pourri de leur réputation combine s'ils n'avaient été pris la main dans le sac.

Leur argent fut naturellement séquestré. Il fut remis par voie diplomatique aux chemins de fer de l'état tchécoslovaque. Mais les deux filous eurent l'outrecuidance d'actionner les CFF en dommages et intérêts: ils leur reprochaient notamment d'avoir mal géré la chose d'autrui. « Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. »

Cette histoire, commencée à la veille de la guerre n'a eu que tout dernièrement son épilogue judiciaire: les outragés plaignants furent déboutés par le Tribunal fédéral.

Depuis lors, nous avons reçu en Suisse beaucoup de Moïse et de Salomon. Nous les avons hospitalisés de notre mieux. On a organisé pour eux une vaste action de secours. Pourquoi cet appel à la générosité publique en faveur de gens dont le malheur n'est souvent que trop certain a-t-il un arrière-goût que ne nous a donné aucune des grandes manifestations charitables

que nous avons eu le privilège de mettre sur pied pour les autres victimes de guerre? C'est ici que nous rejoignons les plaideurs déboutés par le Tribunal Fédéral: trop habiles, Messieurs, trop habiles!

Toutes les grandes collectes semblent des jeux d'enfant à côté de celle-ci. Elle déploie des moyens d'une ingéniosité, d'une dextérité, d'un savoir-faire, des procédés d'emveloppement, une stratégie de la pitié, un art insinuant d'en appeler à la commiseration dont on se dit avec inquiétude, à mesure qu'on les voit se développer, qu'ils dépassent de beaucoup nos capacités helvétiques.

Sans doute, tout cela est soustrait aux regards. On a trop le sentiment que les forces invisibles sont plus puissantes que les forces visibles. Pourquoi des malheurs qui ne sont que trop réels sont-ils orchestrés avec une telle virtuosité dans le *lamento*?

Ce sont des points interrogatifs qui nous rendent sensibles des différences fondamentales. Nous n'aurons pas le pharisaïsme de nous placer sur un plan humain supérieur à celui de persécutés qui viennent nous demander asile, sans douter de notre assentiment. Nous avons nos vices et nos vertus comme ils ont les leurs. Mais ce nouveau « refuge » est dissemblable de ceux que nous avons reçus au cours de

notre histoire. Pourquoi? Parce que toute possibilité d'assimilation est exclue, pour la Suisse comme pour les autres pays. La plupart de ceux qui ont été poussés chez nous sont respectables pour leur infortune. Nous avons le devoir de les secourir. Mais on voudrait que nous ne fussions pas dupes. Nous entendons par là que nous ne devons pas perdre de vue que nous recevons chez nous un corps étranger, condamné à demeurer éternellement tel, quoi que nous fassions. C'est sur cette vérité que nous devons baser notre comportement et celui-ci doit être d'autant plus prudent que ce corps étranger est doué d'un terrible pouvoir dissolvant. Chez nous comme ailleurs, ce pouvoir se polarise immédiatement vers les extrêmes. Ce mouvement s'est instantanément produit chez nous: personne ne sera plus ardent à s'indigner de ce que nous écrivons ici que les grands maîtres de la subversion politique et leurs scribes.

Nous n'avons pas été maîtres, gardons-nous de l'être, de n'héberger que ceux de notre choix. Les indésirables et les tolérables se confondent. Le malheur est qu'ils se solidarisent aussi. Tout serait moins complexe si nous n'avions accueilli, pour reprendre le titre du dernier roman de notre bon confrère Savary, qu'un « troupeau sans berger ».

Pierre Grelllet



De l'obélisque en pierre taillée au monolithe en plaques de métal

Première partie: de Meyriez à Merlach

TROIS heures à tuer, juste le temps d'aller commettre un acte civique à 10 kilomètres de chez moi. Pas le temps d'y aller à pied. Inutile de tenter l'expérience en automobile: la durée du stationnement est partout limitée par des horodateurs ou des zones bleues, et les contrôles sont permanents. On explique le caractère policier de cette cité par la volonté de se démarquer du laisser-aller des Suisses romands tout proches. D'autre part il n'est pas question de payer trente francs pour le parking spécialement aménagé de l'autre côté de la ville. Je vais donc utiliser le moyen de transport réservé en temps normal aux courses d'école qui vont s'initier aux délices du moyen âge dans les prisons du Château de Chillon et aux betteraves qui vont se raffiner à Aarberg. C'est l'occasion unique d'utiliser le RER bernois qui descend en terre vaudoise jusqu'à Payerne. Mais j'ai oublié qu'un voyage avec les transports en commun, même près de chez soi, ça se prépare: le train vient de partir et le prochain passera dans une heure. Je m'enfuis comme un voleur, craignant d'être interpellé par les employés de la gare d'Avenches à qui je n'oserais jamais avouer ma déception devant la rareté des trains, rareté dont je n'ignore pas que mon manque d'assiduité ferroviaire est partiellement responsable.

Encore sous l'effet de la peur d'être rançonné en cherchant à investir Morat avec mon véhicule, je m'arrête à la première place vide, juste sous le panneau qui me concède deux heures de stationnement – le temps de faire très consciencieusement une piste Vita, je présume – tout en précisant que les riverains sont privilégiés. Est-ce que ça veut dire qu'ils peuvent rester plus longtemps ou que le parking leur est destiné en priorité? Dans cette dernière hypothèse, que se passerait-il si, pendant mon absence, un indigène avait besoin de la place occupée par ma voiture? Serait-elle enlevée, devrais-je payer une amende pour n'avoir pas senti qu'elle pourrait gêner?



Irrité par tant de questions, je décide de prendre le risque de l'abandonner là, et, transgression pour transgression, de dépasser le temps autorisé; mais auparavant je la déplace le plus loin possible du panneau pour me faire croire que j'aurais pu ne pas le voir tout en sachant bien que je n'oserais jamais prétendre ne pas l'avoir vu aux policiers qui m'accuseraient de crime contre l'humanité locale. Sitôt débarrassé de ma carrosserie, je me tourne vers celui qui, depuis la fin du XX^e siècle, sert de repère aux amateurs de parcours santé. Quelle n'est pas ma surprise de constater que l'inscription, que la saleté occultait naguère, a été nettoyée et dorée.



Je reprends ma voiture pour tenter une approche routière prudente. 500 mètres après le dernier village vaudois, en passant près de Greng, je note une plaque d'indication de rue toute neuve. *Dorfstrasse* marquera dorénavant l'entrée officielle dans ce curieux pays où les gens parlent une autre langue que celle qu'ils écrivent et qu'ils lisent. Aux premières annonces orange de déviation, de contournement, de risque de bouchon, de parking obligatoire, qui me visent directement puisque je suis seul sur la route en ce moment, je bifurque et m'engage sur le petit parking de la piste Vita à l'entrée de Meyriez. Aller plus loin serait une folie, et je renonce même au plaisir enfantin de franchir le passage à niveau le plus rebondissant du pays et au plaisir sadique de noter les marques récentes laissées dans le goudron par la carrosserie des voitures auxquelles on n'a pas jugé bon de traduire l'interdiction de dépasser le 10 à l'heure. Gendarme couché avant l'heure, ce passage rappelle le respect que la route doit au rail même en l'absence de train, d'ailleurs peu nombreux comme je viens d'en faire l'expérience.



VICTORIAM
XXII IUN MCCCCLXXVI
PATRUM CONCORDIA
PARTAM
NOVO SIGNAT LAPIDE
RESPUBLICA FRIBURG
MDCCCXXII

Je ne suis pas sûr qu'il s'agisse du message de réconciliation entre les peuples que

j'avais imaginé, aussi je n'approfondirai pas. Si je me rappelle bien, l'obélisque a été érigé à l'endroit où se dressait l'ossuaire détruit par l'armée révolutionnaire française, lequel avait été construit pour recueillir les restes des soldats bourguignons morts pendant la bataille de Morat. A vrai dire en ce moment je ne vois pas bien pourquoi les Français ont détruit cet ossuaire avant d'aller casser du Bernois. Pour effacer la trace d'une défaite? Mais c'était une défaite de Charles le Téméraire, donc de l'ennemi de la France de l'époque... Pour se moquer de la défaite des Bourguignons? Mais les Bourguignons faisaient partie de cette armée. Ou alors c'est ces Bourguignons qui voulaient se venger? Mais se venger sur les os de leurs ancêtres, c'est pour le moins inattendu... Et pourquoi les vainqueurs ont-ils pris un tel soin des ossements des vaincus? La légende d'une gravure me revient en mémoire: «Le vieillard suisse consacrant ses fils à la patrie devant l'Ossuaire de Morat». Peut-être jouait-il le rôle d'arc de triomphe? Et pourquoi a-t-on érigé cet obélisque en 1822, plus de vingt ans après la démolition de l'ossuaire? En fait je suis bien incapable de reconstruire les événements dont ce monument est le dernier témoignage. L'idée m'effleure qu'on nous empêche d'accéder à notre histoire de peur de faire naître des doutes sur notre identité...

La seule chose dont on a le droit de parler, c'est de la bataille de Morat elle-même. Comme elle a été perdue par un Etat qui a disparu entre-temps, il n'y a personne pour regretter la défaite. Et on oublierait que c'est le début de la mainmise de Berne et de Fribourg sur le Pays de Vaud. Et on éviterait de se demander dans quel pays seraient les Vaudois si les Suisses avaient perdu la bataille. Auraient-ils embrassé la Réforme avec autant d'empressement? Sujets tabous. Nous sommes suisses, nous l'avons toujours été et le serons toujours. Punkt. Schluss. N'empêche qu'il penche un peu l'obélisque.

Comme mon équipement n'est pas celui des vitapistes, je risque d'être soupçonné de n'avoir parké là que pour éviter de payer plus loin. Je passe un sous-voie tout neuf et je prends la direction de Morat, pas très loin du lac. Une handicapée en chaise qui roule après ses deux chiens, trois cyclistes, deux joggeurs et j'arrive au Vieux Manoir. C'est l'hôtel le plus chic de la région. Naguère c'est là que les chefs d'entreprise suisses venaient se montrer avec leurs partenaires japonais, et se chauffer avec leurs maîtresses thaïlandaises.

Une haie d'honneur de vélos militaires me conduit à une grande tente construite à moitié sur le parking et à moitié sur la pelouse. Je m'avance. Au-dessus de l'entrée, une inscription on ne peut plus claire: Die Armee. J'hésite. Un ou une militaire – c'est difficile à deviner avec la tenue de camouflage – s'approche.

Je sors ma carte. Non, non, pas besoin de billet, ici, c'est gratuit. Honteux de ce geste de conformité inutile, je me venge en laissant échapper une phrase frappée au coin de l'antimilitarisme le plus primaire: c'est vrai, on paie déjà bien assez pour elle. De jeunes soldats et soldates attendent de me prendre en charge pour me faire partager leur enthousiasme. Je bougonne que j'aimerais visiter seul. On me regarde de travers, mais on me laisse faire. Espace aide en cas de catastrophe, espace Croix-Rouge, espace aérien, espace féminin, j'en ressors avec la douce impression d'une chouette équipe de gens sympas au service du prochain et qui fonctionne toute seule sans l'ombre d'une hiérarchie. Près de la sortie, je me risque à demander à la vendeuse de gadgets militaires si elle et ses collègues sont logés au petit hôtel à côté. Was? Je n'insiste pas.



Je dépasse le Vieux Manoir et j'avisé une sorte de borne au pied d'un magnifique tilleul. Je m'étonne que l'inscription soit en français, et seulement en français. L'endroit était-il encore francophone il y a 50 ans?



En me tournant vers le lac, je crois deviner une entrée officielle sous forme d'hôtesse debout à côté d'un poteau métallique surmonté d'un feu vert et d'un feu rouge. J'observe de loin. Un homme s'approche du poteau, se penche vers une sorte d'écran encastré. La lampe verte s'allume, la dame s'efface et l'homme passe. Je m'avance à mon tour, je sors ma carte, je fais un geste pour la montrer à l'écran. La dame me fait comprendre que c'est elle qui doit vérifier ma carte. L'écran c'est pour les bracelets quotidiens. Je lui montre ma carte. Elle me dit que je ne peux pas entrer parce qu'elle n'est pas signée. Alors je la signe. La dame vérifie ma res-

semblance avec la photo et pèse sur un bouton, mais ça n'allume pas le feu vert. J'espère tout de même que ma visite sera comptabilisée et passera ainsi à la postérité.

Un jeune homme s'approche. Il est engagé pour donner quelques explications. C'est, dit-il, sous forme de chantier naval, la contribution de la Confédération à la réflexion sur la situation de la Suisse dans le monde et sur notre politique de sécurité: au bout, le grand vide qui donne sur le lac, c'est l'ouverture sur le monde, de côté, les objets qui glissent lentement sur des rails et se croisent, c'est la volonté de se protéger, de garder notre identité. Merci, bonne visite.



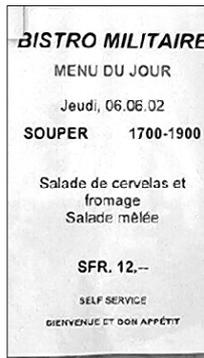
Je me promène en attendant que le sens me saisisse et m'emporte vers les cimes de l'esprit confédéral. Je ne dois pas être doué. Les trois autres visiteurs n'ont pas l'air non plus très illuminés. Un enfant fait pipi au bord de l'ouverture sur le monde et je ricane.



Le temps se gâte, je regarde les gros nuages qui se déplacent dans l'ouverture en croix suisse d'une des parois et tout d'un coup je sens que ça vient: nous-nous rester à l'écart des turbulences du monde?



Je lève les yeux au ciel et prends la première goutte sur le nez. Il n'est même pas couvert leur chantier naval. Qu'il est loin le temps des abris antiatomiques et de la confiance bétonnée, me dis-je, et je me dis que je le pense sans regret. Comme il commence sérieusement à pleuvoir, je quitte le bâtiment au pas de course. Les gardiens mettent leur pèlerine. Je me réfugie dans le baraquement d'à côté en pensant que c'est les toilettes. Non, c'est Le Bistro militaire. Je reçois une bouffée de dialecte parfumé à la Feldschlösschen.



Un iMac m'offre une petite balade dans les Recepte de la Militärküche. Je demande à la dame qui vend les tickets de rationnement pour la salade de cervelas et fromage si le céderon contient une version française. Elle me répond que oui, mais qu'il faut attendre un certain temps au démarrage. Je lui fais part de mon désir d'en acheter un. Elle me regarde d'un air bizarre, me fait répéter deux fois, et m'accorde encore un instant de réflexion avant de prendre mon argent.



Elle ne sait pas qu'elle me remboursera le céderon dans quelques jours – juste le temps pour moi de le copier – parce qu'il n'y a pas de version française, parce qu'il ne peut pas y avoir de version française.

La pluie a cessé. Je sors et repasse devant le chantier naval. Le panneau dégoulinant confirme ce que je pensais tout à l'heure devant l'obélisque: «La Confédération vous invite à prendre en main votre propre destin tout en continuant à façonner notre avenir commun.» Parce que notre avenir ne peut-être que commun. Punkt. Schluss.

Je pense poursuivre mon chemin par le bord du lac. Pas de chance, le passage est bien public mais il est réservé aux gens de la commune. L'écrêteau ne fait pas de cadeau, il n'est qu'en allemand et cette fois Meyriez est devenu Merlach. Ach!

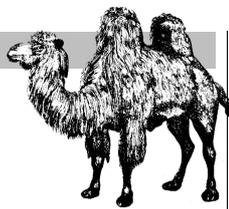


(à suivre)
Sch.



Le chameau rote (9)

Burb!



ET la chèvre broute. Heureusement! Sur le site de l'armée suisse, à la rubrique «Femmes dans l'armée» (<http://www.vbs.admin.ch/internet/gst/fda/FindEX.HTM>), on trouve un nouveau modèle (magnifique) de rouge à lèvres, ou plutôt de gris vert à lèvres...

Le (la?) Brigadier (ère?) Doris Portmann, cheffe des Femmes dans l'Armée déclare sur ce même site qu'à «l'armée, vous apprendrez tout d'abord à vous connaître vous-même, et cela dans des conditions que jamais la vie civile ne vous offrira.» Dieu, que c'est beau et que c'est grand! Vive la guerre!

La chèvre cependant broute et le chameau rote. Burb! Mais revenons au chameau, qui couplé au dromadaire, devient chamadaire. Une bosse et demi. Et dans le demi, il y a la moitié de l'entier. Oh! yeah, oyez.

«Il était une fois une banque, c'est courant en Suisse, et les tas de veaux espéraient se faire un max de blé avec elle. Des sous, des sous, des

sous. La méchante Commission fédérale des banques, cependant, se mit à mettre son sale nez dans cette affaire. Et trouva des choses curieuses dans la gestion de cette banque, pourtant dépendant du tas de veaux. Les délégués du tas de veaux n'y avaient rien vu, même devant trois déçis à Berne. Alors, au plus haut niveau du tas de veaux, on décida d'agir, chose déjà extraordinaire en soi, et on licencia le grand chef de la banque, pourtant chou. Avec une grosse commission, quelques millions. Pourquoi? Comme le dit le petit chou, la grosse commission est «basée sur mes rémunérations passées, elles-mêmes basées sur le marché. Vous ne pouvez pas aller contre le marché.» (Le Temps, 8 mai 2002). Non, on ne peut pas. Ni contre le marché, ni contre les marchands, ni contre les grosses commissions, d'ailleurs, qui sont dans la nature, comme le savent tous les enfants. Et le tas de veaux, lui, il sait aussi que les grosses commissions sont dans la nature.»

La morale de cette histoire?

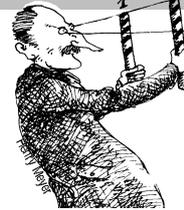
La banque et le marché ont été beaucoup critiqués par Bourdieu, qui relevait, non sans malice, qu'on peut observer aujourd'hui une conversation généralisée à l'économie

libérale. Avant, on se convertissait au protestantisme, au catholicisme, parfois à l'islam ou au fendant. Aujourd'hui, on se convertit au marché. On peut relever, à propos de Pierre Bourdieu, plusieurs choses. Que c'est l'auteur (notamment) d'un livre éponyme de cette revue, et que, rien que pour ça, il doit être félicité. Que quelques journalistes temporels ou hebdomadaires ont profité de sa mort pour donner quelques jugements définitifs sur le personnage; selon ces savants temporels ou hebdomadaires, son ouvrage sur la télévision ne mériterait même pas un passable à un examen de licence, les scientifiques qui s'inspirent de Bourdieu ne seraient que de minables pisse-copies, etc. Dans le film qui lui a été consacré (*La sociologie est un sport de combat*), on voit Bourdieu déclarer à propos d'une lettre qu'il reçoit de Jean-Luc Godard: «Je n'ai rien compris.» Une modestie dont les journalistes feraient bien, parfois, de s'inspirer...

C'est ainsi que le chameau rote (burb!), tandis que la chèvre broute, tête chercheuse dans l'herbe pisseuse. Mais où donc est passé son tout petit cabri?

J.-P. T.

Mots croisés



par Boris Porcinet

1	2	3	4	5	6	7	8	9
1								
2								
3								
4								
5								
6								
7								
8								
9								
10								

De gauche à droite

1. Tape sur le système (plusieurs mots).
2. Le must de l'été.
3. Modèle d'exposition.
4. Papiers ou titre d'un — Complètement perdu.
5. Rapport à l'encontre du bon sens — Son état trahit les pensées — Est de la France ou est en Angleterre.
6. Mal barré — Recouvre.
7. A passé l'épreuve du feu.
8. À répéter encore et encore — Forme de rire
9. Tartiner.
10. Femmes au bord de la crise de nerfs.

De haut en bas

1. Qualité partagée dans le malheur par Christiane Brunner et Claudine Amstein.
2. Académie de stars.
3. S'applique après avoir effectué le suivant — Comment utiliser cent briques.
4. Pas très diplomate — Pas très futé — Dans la norme.
5. L'information du quotidien.
6. Lieu commun des amateurs de mots croisés — Article.
7. Organisation de vols — Vogue au-dessus des vagues.
8. Top modèle.
9. Vols organisés.

(Solution en page 2)

Traductions comparées

DISTRACTION; je me retrouve avec deux volumes des *Essais de Psychanalyse* de Sigmund Freud. Le premier, acheté dans les années 70, au temps lointain de mes études, l'autre tout neuf.

Zut, me dis-je, je vais aller le ramener, puis je reprends, pour mon travail, la lecture du texte fondamental qu'est *Au-delà du principe du plaisir*. Bon, je ne me rappelais pas que ce texte était aussi laborieux et alambiqué. Ensuite je me demande: le volume que je viens d'acheter aurait-il bénéficié d'une nouvelle traduction? Eh oui, youpi, comparons donc:

Ancienne édition p. 53: «Beaucoup d'entre nous se résigneront difficilement à renoncer à la croyance qu'il existe, inhérente à l'homme même, une tendance à la perfection à laquelle il serait redevable du niveau actuel de ses facultés intellectuelles et de sa sublimation morale et dont on serait en droit d'attendre la transformation progressive de l'homme actuel en un surhomme. Je dois avouer que je ne crois pas à l'existence d'une pareille tendance interne et que je ne vois aucune raison de ménager cette illusion bienfaisante. À mon avis l'évolution de l'homme, telle qu'elle s'est effectuée jusqu'à présent, ne requiert pas d'autre explication que celle des animaux, et s'il existe une minorité d'êtres humains qu'une tendance irrésistible semble pousser vers des niveaux de perfection de plus en plus élevés, ce fait s'explique tout naturellement, en tant que conséquence de cette répression sur laquelle repose ce qu'il y a de plus sérieux dans la culture humaine.»

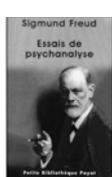
Nouvelle version, p. 96: «Beaucoup d'entre nous trouveront peut-être difficile de renoncer à la croyance qu'il y a, dans l'homme lui-même, une pulsion de perfectionnement qu'il a amené aujourd'hui à ce haut niveau de réalisation intellectuelle et de sublimation éthique, pulsion dont on est en droit d'attendre qu'elle se charge de le faire devenir un surhomme. Pourtant je ne crois pas en l'existence d'une telle pulsion interne et je ne vois aucun moyen de ménager cette bienfaisante illusion. Le développement de l'homme jusqu'à présent ne me paraît pas exiger d'autre explication que celui des animaux et si l'on observe, chez une minorité d'individus humains, une poussée insaisissable à se perfectionner toujours plus, on peut la comprendre sans mal comme la conséquence du reflux de la pulsion sur quoi est bâti ce qui a le plus de valeur dans la culture humaine.»

Vous préférez laquelle? Pour ma part j'hésite et je me dis que ça serait peut-être le moment de me mettre à lire l'allemand... (A. B. B.)



Sigmund Freud
Essais de psychanalyse
Trad. S. Jankélévitch (1924-1927)

Trad. J. Altounian, ▶
A. Bourguignon, O. Bourguignon,
A. Cherkh, P. Cotler, J. Laplanche,
J.-B. Pontalis, A. Rauczy, (1981)
Petite Bibliothèque Payot,
2001, 305 p., Fis.???



Sigmund Freud
Essais de psychanalyse

Politique de la santé

Vers des mesures drastiques

9559.72 20 Streptococcus bêta-hémolytique du groupe A, par méthode rapide
1) Seulement pour hôpitaux
2) Exclusivement pour personnes médicales autorisées, dans le cadre de traitements de substitution ou d'élimination de leurs propres patients.

«Assurances de qualité dans les domaines des analyses médicales et de la radiologie», in *Courrier du Médecin vaudois*, 2/96

Comprendre les médias

La manie du jeu de mots à tout prix fait des ravages

Last Lionel Daudet est redescendu en rappel à la cabane Horlührte. C'est pendant cette opération qu'il a souffert le plus du froid: «Je me suis gelé pendant la descente.» Mais l'alpiniste ne soupçonnait pas de graves glacières: «Dans le feu de l'action on se rend compte trop tard des dégâts.» C'est en enlevant ses chaussures qu'il a ressenti un choc: «J'ai découvert mes orteils noircis. Ça m'a un peu atterré.»

Lionel Daudet, alpiniste français de l'extrême, interrogé par Vincent Donzé, in *Le Matin*, 24 février 2002

À partir d'une image

Miss P.T.T.

À première vue, la Miss vient de terminer son strip-tease. Elle n'a gardé au-dessus de son visage cubiste que sa coiffure tuyautée, asiatique, par laquelle (dès qu'un appel strident aura fait tressauter ses deux mame-lons sollicités par le petit phallus excité) s'écouleront les mots d'amour démodés, les aveux, les rires, les nouvelles, les pleurs.



Laurent Sarrail

Enfin immobile — bien qu'encore troublée — après la danse du Branle, celle de Saint-Gui ou de la saint-glinglin et tout le friselles des confidences, elle repose avec ses ombres sur le mur tranquille.

Pourtant, c'est dans le bureau de Marie Curie que l'appareil est accroché avec tous ses appendices. Des échos plus sérieux résonnent dans sa tuyauterie vétuste. Et Pierre Curie, dans cette pièce d'un autre siècle, n'a-t-il pas vu alors sur le mur fraîchement peint l'illustration un peu osée de son *Principe de Symétrie*? (V. P.)

Charles Chopin cherche à s'occuper entre ses dix heures et ses quatre heures.



Résumé des épisodes précédents

Le cadavre d'un homme, dont on ignore l'identité, a été découvert à Pully. La Sûreté suspecte les communistes, et l'inspecteur-stagiaire Not assiste sans dévoiler son identité à une réunion des Amis de l'Espagne Républicaine.

Local des AER,
lundi 6 septembre 1937, 21h30

Dès que les bruits avaient retenti sous l'estrade, Marcel Poncet s'était précipité pour ouvrir les panneaux des anciens fonts baptismaux, qui communiquaient avec les caves. Par cet accès échappant à toute surveillance, l'assistance vit monter progressivement une sorte de yéti : le bérêt enfoncé jusqu'aux sourcils, des lunettes de soleil opaques, une fausse barbe faite d'étope noirâtre qui remontait haut sur les pommettes. Aux côtés de ce génie échappé des enfers émergea un chien-loup, les oreilles dressées. Le secrétaire des Amis de l'Espagne Républicaine présenta l'apparition comme le camarade Manuel, officier de la nouvelle armée, gravement blessé aux yeux près de Bihuesca et venu se faire soigner clandestinement en Suisse.

Le mystérieux malvoyant franchit en tâtonnant les quelques marches qui le séparaient du niveau du plancher, salua sans enlever son couvre-chef, se contentant de quelques mots, péniblement articulés : «*Salud*. Je vous apporte les vons bœux du Frente popular de Varcelone. Votre aide médicale, spécialement votre amulance, est d'une formidable baleur, *compañeros, compañeros*... » Il présenta ensuite tout aussi brièvement son animal, qu'il avait adopté lors de la prise de l'Alcazar de Séville et qui lui apportait désormais une aide précieuse. Le récit de cette solidarité entre le laconique Espagnol et son chien andalou avait ragaillardé un public désormais envouté.

La bête s'était tournée vers moi, l'œil fixe et la langue pendante. Avait-elle senti que ma place dans cette assemblée était usurpée ? L'homme, quant à lui, paraissait solide malgré son handicap. Son bras droit, celui qui ne tenait pas la laisse, s'agitait ; on sentait que l'action manquait à son corps, surtout à cette main qui devait être habituée à diriger, à tenir une badine peut-être. Que cachait ce déguisement ? Des cheveux tondus, un visage dur et chiffonné qui, plusieurs fois déjà, avait dû commander un peloton d'exécution ? Qu'était-il avant de devenir officier ? Musicien délicat ? Amant passionné ? Sportif frivole ?

Sur les murs de la salle, des affiches proclamaient des slogans définitifs : «*No pasarán*», «*Estudíemos la técnica militar*», «*El comisario, nervio de nuestro ejército popular*» (1). Le camarade Manuel fixa attentivement l'une d'entre elles, semblant en reconnaître le motif – elle montrait de rudes soldats en pleine offensive, tirant derrière eux les bannières des partis républicains – et en prononça le texte qui réclamait «moins de paroles inutiles» pour «*aborder gagner la guerre*». Cette récitation de mémoire déclencha les applaudissements retenus du public. Là où je me trouvais, je fus sans doute un des seuls à entendre ce commentaire, qu'il ajouta à voix basse : «*Mes couilles ! c'est totalement contradictoire...* » Il me parut avoir perdu non seulement toute illusion quant à l'issue des combats, mais même tout espoir.

Tout aussi soudainement qu'il était apparu, le camarade Manuel fut escamoté par la même voie, suivant toujours son chien d'aveugle. «*Salud*». Spontanément levés, tous les présents, manifestement touchés, firent écho à son adieu au moyen du salut républicain, le poing à l'épaule.

André-Charles Duret prit à nouveau la parole, tripotant nerveusement ses lunettes et laissant son regard myope errer sur l'assemblée. Tout en désignant lui aussi l'affiche républicaine, il se lança dans une dénonciation virulente des anarchistes, des poumistes et autres pseudo-révolutionnaires, ces alliés de Franco, qui semaient la division, la confusion et tiraient dans le dos des combattants du pain, de la paix et de la liberté. Il en vint même à évoquer la présence probable de ces cafards sornois et de ces chacals puants «jusque dans nos rangs». Ces métaphores charognardes m'inquiétèrent à vrai dire bien moins que les regards moqueurs et les sourires sarcastiques qu'échangeaient discrètement, en face de moi, les militants les plus âgés.

Marcel Poncet décida que c'était à son tour de parler. Il n'aimait guère s'exprimer en public. Les yeux blancs tant il baissait les paupières, les orbites cernées, le teint blême, il répéta quelques formules toutes faites, sans véritable conviction, suspendant fréquemment son souffle pour retenir de brèves quintes de toux. Ces propos politiques firent bien vite place à un compte rendu, factuel et dénué d'emphase, des actions en cours pour l'Espagne. Il salua d'abord par leurs prénoms trois volontaires suisses décédés récemment dans les Brigades Internationales : un chômeur sans famille, parti pour Perpignan avec sa seule carte du Secours Rouge, un écolier qui avait triché sur son âge pour pouvoir être enrôlé et

Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Quinzième épisode



Affiche du Conseil
de Défense de Madrid, 1937

un étudiant bâlois disparu dans les ruelles de la *Barrio chino* barcelonais, sans doute victime de la cinquième colonne.

Alors que divers procès pour recrutement de brigadistes en Suisse venaient de se conclure par des peines allant jusqu'à dix mois fermes, Poncet insista à plusieurs reprises sur la légalité des actions en cours, limitées au domaine sanitaire et caritatif. Même s'ils déploraient les diverses interdictions philofascistes qui entravaient l'expression de la solidarité avec le peuple espagnol, les défenseurs de la liberté se faisaient un point d'honneur de les respecter, ne serait-ce que pour prouver une fois encore qu'ils n'étaient pas, comme le camarade Duret l'avait bien démontré, de dangereux révolutionnaires. Il y eut alors des rires francs dans l'assemblée ; le chef du parti lui-même ne put se retenir, délaissant un instant son masque de proconsul romain quelque peu surmoldé.

– Samedi soir à la Riponne, poursuivait le surnommé Squelette, nous avons ainsi chargé notre ambulance de médicaments, de pansements, d'appareils chirurgicaux et de sang destiné à des transfusions. Le stand nous a permis de recueillir en outre vêtements, films, lainages désinfectés et racommodés, que nous expédierions plus tard, avec diverses denrées alimentaires. À ce propos, nous avions envisagé de faire parvenir un stock de lait condensé au sanatorium suisse de Puigcerda. Au nom de l'association, j'ai pris contact avec un représentant de Nestlé, qui m'a paru très intéressé et sympathise visiblement avec notre cause. Il nous promet en tout cas une réduction substantielle.

Des commentaires désobligeants, mais pas infondés, à l'égard des grandes entreprises helvétiques accompagnèrent cette nouvelle. Puis Poncet décrivit l'itinéraire, par Villeneuve, Saint-Gingolph et Évian, que l'ambulance avait suivi l'avant-veille, pour rejoindre ensuite, après ce détour curieux, la vallée du Rhône.

Il fut ensuite question de la mise sur pied d'un groupe médical : le docteur Moor rassemblait autour de lui de vieux collègues socialistes, des étudiants en médecine, des infirmières (mais il n'avait trouvé aucun pharmacien, car ils étaient tous libéraux) qui se proposaient de soigner les blessés que l'ambulance ramenait chaque mois. Le public commença à se manifester, les jeunes se passionnaient et réclamaient d'être du prochain convoi, alors que les militants aguerris échangeaient une fois de plus regards entendus et sourires en coin. Je crus comprendre enfin que les sarcasmes de ces ouvriers et employés, plus âgés, exprimaient leur réticence, ou même leur méfiance, devant la fougue des jeunes enthousiastes. Ils avaient vécu tant de volte-face du parti qu'ils prenaient chaque tournant politique pour une pirouette de plus. Usés par les échecs et les emmerdements, plus souvent licenciés qu'à leur tour, ils ne se payaient plus

de mots, de gestes symboliques et d'envoies lyriques, mais voulaient des objectifs concrets, des tâches déterminées, des responsables et des délais. Ces éclopés de la vie venaient ici avec peu d'ambitions et beaucoup de fraternité, tandis que les dirigeants et les jeunes gens de bonne famille affichaient les mêmes sentiments dans la proportion inverse.

La soirée touchait à sa fin. André-Charles Duret voulait lever la séance, mais le professeur Bellême, éminent membre de l'Association des Amis de l'Espagne républicaine, demanda quelques minutes d'attention pour une brève déclaration. Bien.

Le titulaire de la chaire universitaire de grec ancien se leva. Il était sans volume, si plat qu'on l'aurait pris pour un bas-relief antique. Lorsqu'il fronçait les sourcils, et il le faisait souvent, ses rides dessinaient sur son front une demi-douzaine d'omégas superposés.

– Concitoyens clairvoyants, concitoyennes rayonnantes, croyez mon pharynx larmoyant lorsque je vous cotoyais par myriades dans l'hémicycle polyvalent près de Marterey. Ni plaider, ni panegyrique, mon analyse essayait de déblayer la symbolique d'un mystérieux apocryphe d'Eschyle, déblayé après le cataclysme byzantin moyenâgeux. Ce papyrus mythologique synthétise l'odyssée d'une cobaye du dysfonctionnement royal. Fuyant un hymnée idyllique et un foyer hypnotique, la martyre ennuya les aboyeurs de la dynastie qui guerroya contre les Mycéniens. Elle essaya de convoyer Polynece sous les cyprès. Cette androgynie hyperactive était-elle une caryatide ou une hystérique ?

Il parlait d'Antigone et de sa révolte contre l'autorité de Créon, j'en étais à peu près sûr.

– Selon les polygraphes, elle catalyse sa mythomanie par la paralysie de la tyrannie. Balayons une telle myopie, renvoyons nos ankyloses, je n'ai crayonné, sibyllin et délayé, qu'un embryon apitoyé de la métaphysique foudroyante. Cette incroyante phyrgienne symbolise le dynamisme néophyte que le pays des boyards a étayé. Des Scythes himalayens aux Ostyaks hyperboréens, les paysans n'ont plus à payer d'hypothèques, les employés sont devenus loyaux et les paysages se sont mis à verdoyer, malgré les cyclones et les mystifications déployés par les tycoons et les faux-monnayeurs.

Tout comme moi, la salle restait silencieuse, médusée par la rhétorique étrange du distingué helléniste. Ce dernier aborda sa péroraison par quelques références à l'actualité :

– Les hydravions du psychopathe qui fait ployer Syracuse et envoyer les Abyssins aux abysses dans une apocalypse pyrotechnique pour phagocyter leurs pitoyables métayages ; les myrmidons du Tyrolien aryen en sont à rudooyer tous les yiddishophones. Il faut débrayer ce cycle effroyable. Avec les syndicats, broyons les lobbys hypocrites qui nous asphyxient depuis New York ou la City ! Foudroyons les pythons aglyphes et les hyènes dactylographes s'enkystant dans le système et nous fourvoyant dans un labyrinthe effrayant ! Vive le pays du cyrillique rougeoyant ! Appuyons son jockey encyclopédique ! Soyons prosélytes ! Tayaut !

Ayant perçu mon incompréhension, Marcel Poncet glissa dans ma direction un papillon qui traînait sur sa table. À sa lecture, je compris que le professeur Bellême avait donné deux jours plus tôt au Cercle ouvrier une grande conférence intitulée «*Antigone, stakhanoviste du devoir*», dans laquelle il avait pris ce grand exemple d'humanité pour illustrer les liens étroits qui liaient l'URSS et la Grèce antique. Pour lui, la constitution stalinienne, «la plus démocratique du monde», rejoignait l'idéal athénien, tandis que l'homme nouveau du monde socialiste incarnait le Prométhée qui voulait apporter à la fois le soviet et l'électricité aux hommes.

Il se faisait tard. On chanta en chœur et le poing dressé un dernier lamento espagnol, et chacun se tourna vers la sortie, sans plus de cérémonie. Les manteaux se fermèrent, les cache-col s'enroulèrent, casquettes et chapeaux reprirent leur emplacement, et le cortège, maigre et silencieux, des Amis de l'Espagne républicaine partit en longeant les bistrots bruyants et enfumés de la rue de la Tour. De l'étage me parvinrent les gémissements comblés de Clara : elle était parvenue à faire taire le lieutenant-colonel Arroland.

Du meurtre de Chamblades, il n'avait à aucun moment été question durant cette assemblée ; en revanche je savais à quoi les chefs du parti rouge avaient occupé leur soirée de samedi. Comme le fait me serait confirmé plus tard par Porchet, après avoir assisté au départ de l'ambulance, à l'heure où l'on perdait la trace du prétendu Eberhardt, Duret, Poncet, Moor et les autres écoutaient à la Maison du Peuple la légende d'une jeune femme qui tenta à tout prix de rendre sa dignité à un cadavre dont nul ne voulait et qui se décomposait progressivement dans l'indifférence générale.

Cette histoire allait mal finir, je le sentais.

(à suivre)

(1) «Ils ne passeront pas», «Étudions la technique militaire», «Le commissaire politique, nerf de notre armée populaire». (N. d. T.)